

Un compte à régler avec ma banquière

DOC77



Le jardin d'Aphrodite



Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0



Création : Le jardin d'Aphrodite

Distribution : <https://www.le-jardin-aphrodite.fr>

Doc77

*Un compte à régler
avec ma banquière*



Sommaire

La revanche du fauché	3
Toute retournée	31
Une nouvelle vie	39

La revanche du fauché

Qui n'a jamais eu des galères, des problèmes de fric ?

Je m'appelle Jeff, j'ai quarante-deux ans, et je vais vous raconter ce qu'il m'est arrivé.

J'étais un fonctionnaire travaillant au Trésor Public ; ce qu'on appelle un « petit fonctionnaire ». Entré dans l'administration des Finances avec le bac en poche, j'avais gravi quelques rares échelons grâce à l'ancienneté ; mais à quarante ans, faute d'avoir réussi les concours passés pour obtenir une promotion, je restais un fonctionnaire de catégorie C, à 1 600 € par mois.

J'étais marié, j'avais trois enfants, une femme assez jolie mais dont les sentiments pour moi semblaient s'essouffler avec les années, d'autant qu'elle pestait sans arrêt contre tout – la vie chère, notre vie qu'elle trouvait minable – sans vouloir admettre que si nous ne pouvions nous offrir de belles vacances au soleil et à l'étranger, c'était peut-être à cause de son refus de freiner ses dépenses : les soldes deux fois par an (ses vêtements quasiment neufs partaient à la poubelle : ben oui, « démodés ») ; tous les deux ans, changement de voiture (ben oui, il en faut une plus belle, plus performante). Résultat : des crédits à la conso en permanence, un découvert à la banque chronique, des difficultés à finir le mois tous les mois, et des efforts à se creuser la tête pour ne pas augmenter le découvert...

Et tout ça avec ses jérémiades, ses reproches : « Tu peux pas demander une promotion ? », « Tu peux pas essayer de trouver un

autre job ? » ; l'amertume : « On est des cons. », « Regarde nos amis : eux, ils sont partis au Canada en vacances ! », et j'en passe...

Un beau jour elle partit – non sans m'avoir trompé – pour un type qui avait « une belle situation » et qui, elle en était convaincue, allait faire son bonheur, à elle et à mes trois gosses qu'elle avait emmenés.

Je me retrouvai donc seul, débarrassé, remarquez bien (même s'il me fallut plusieurs mois pour m'en apercevoir), mais avec la moitié du découvert du compte bancaire à combler, ce qui n'était pas une mince affaire. Même si j'étais, moi, capable d'être économe, je me rendis compte que j'allais mettre de longs mois à remonter la pente.

Au bout de trois mois, avec la pension alimentaire à payer (pas trop importante, mais quand même...) qui grevait mon maigre traitement, je finis par avoir un prélèvement rejeté. La banquière qui gérant mon compte m'appela immédiatement au téléphone pour me le signaler et me demanda d'alimenter mon compte. Comme cela est joliment dit ! Les banquiers s'imaginent quoi ? Qu'on a des magots planqués sous le matelas ou dans un trou au fond du jardin ?

On se débrouille, on demande une avance sur son traitement, on s'humilie en devant aller voir ses parents à quarante ans passés pour leur demander une petite aide, et surtout on s'excuse platelement d'une voix éteinte au téléphone auprès de sa banquière au ton monocorde.

Malheureusement, la situation ne s'améliora guère, et au bout de trois mois, rebelote : la banquière vous rappelle, vous demande une explication, vous menace de façon à peine déguisée de vous mettre à la Banque de France.

Vous ramez, vous remontez tant bien que mal la pente (enfin juste de quoi vous sortir un peu de ce trou abyssal), vous vous éloignez de la ligne blanche du « découvert maximum autorisé », et puis un jour c'est la tuile : une prime qui saute, la voiture qui

vous lâche et que vous devez faire réparer (moyennant cinq traites) sinon plus de boulot, et cette fois, sans vous avertir préalablement, vous recevez un gentil courrier froid et sinistre comme une porte de prison vous avertissant que vous n'avez plus le droit de faire de chèques et vous intimant de prendre rendez-vous à votre agence bancaire avec vos « moyens de paiement ». Comme un chien avec la queue basse, vous vous présentez au rendez-vous, sachant bien que vous allez devoir rendre chéquier et carte bleue, vous imaginant déjà SDF.

Personnellement, je n'en menais pas large. Ma banquière était une dame d'un âge difficile à cerner (j'aurais dit une bonne quarantaine, début de cinquantaine), froide, assez austère, avec des cheveux châtain coupés court et assez raides, toujours vêtue d'une jupe droite des plus classiques, collants et chaussures à talons sans fantaisie, tenue et maintien de rigueur ; bref, sans aucune grâce.

Je ne dois pas oublier de préciser que, depuis plusieurs mois que mon compte s'obstinait à rester dans le rouge, j'avais droit à des appels des plus réguliers sur mon portable pour me rappeler que j'étais à découvert (comme si je pouvais l'avoir oublié!). D'aucuns auraient pris ça pour du harcèlement, pour des méthodes simplement détestables, mais je savais simplement qu'elle faisait son boulot, sans états d'âme. « *C'est les règles du jeu, t'as qu'à pas être à découvert.* » Dans quel monde on vit, enfin...

L'entretien fut assez bref, humiliant à souhait. J'essayai comme un gosse pris en faute de me justifier, promettant que ça allait s'arranger, et m'enquis de ce qui allait se passer par la suite, comprenant quel parcours du combattant ça allait être pour redevenir – Dieu sait quand – un citoyen normal.

Ma banquière m'écouta poliment, n'affectant aucune compassion, mais également – je dois bien le reconnaître – aucun mépris, et je compris qu'elle n'avait pas beaucoup de temps à me consacrer, nettement moins que le jour où j'étais venu ouvrir un compte chez elle. Elle prit congé poliment, me serrant la main, me

raccompagnant jusqu'à la porte de son bureau. Pas un sourire ; mais bon, étant donné que ses sourires étaient déjà plutôt rares d'ordinaire, vu les circonstances, hein... « *C'est le genre de femme qui doit avoir un ordinateur à la place du cerveau, une calculatrice à la place du cœur. Seuls les chiffres doivent la faire mouiller.* » me dis-je en repartant abattu.

Je fis tout pour remonter la pente, me serrant la ceinture, tentant de faire des heures sup (mais l'administration est plutôt avare avec ses petits fonctionnaires) ; et comme disait notre Premier ministre à l'époque : « Notre route est droite, mais la pente est forte. », je pris conscience que j'allais mettre des mois, voire des années à m'en sortir.

Je me permis malgré tout de jouer au loto chaque semaine – l'espoir fait vivre – même si j'étais bien conscient de la chance sur environ six millions (calculs à l'appui) de tomber sur les six bons numéros.

Et puis un soir : l'impensable.

Je lisais et relisais mon ticket validé en me demandant si je n'avais pas rêvé.

Je passai une nuit blanche : la première moitié à attendre que le site Internet publie les numéros sortis afin que je revérifie, la deuxième moitié la tête à l'envers, me demandant ce que j'allais faire de ma vie, et surtout par quoi j'allais commencer.

Le lendemain, je suis quand même allé bosser ; j'ai travaillé toute la journée comme un zombie, tout le monde me regardant avec ma tête de déterré, se demandant ce qui m'était arrivé, ce que j'avais, tant à cause de mon aspect de mec qui a l'air de sortir de boîte qu'à cause des conneries que je fis, ayant la tête ailleurs, redemandant les réponses que j'avais déjà obtenues une minute avant.

« *Quinze millions d'euros...* », je me répétais sans arrêt dans ma tête ; « *Quinze millions d'euros !* » J'avais su combien j'allais toucher : ce n'était pas une fortune colossale, mais quand même

suffisamment pour ne plus jamais avoir à travailler si je ne faisais pas n'importe quoi avec.

J'essayai dans les jours qui suivirent de garder la tête froide. J'allai au siège de la grande entreprise nationale toucher mon chèque, acceptai leur conseils, comme suivre leurs espèces de séminaires pour ne pas péter les plombs ni me faire escroquer par le premier venu.

Évidemment, sortir de mon fichage à la Banque de France fut facile.

Tout d'abord, je me rendis dans une banque autre que celle où je tenais mon compte. Étant fiché, on commença par m'opposer un refus ; mais exhibant mon chèque et le courrier de l'établissement qui me l'avait fait, les choses allèrent très vite.

Dans un premier temps, j'avais décidé de ne plus remettre les pieds dans mon ancienne agence bancaire et de demander à ma nouvelle banque de faire elle-même clôturer illico mon ancien compte, sans avoir à me déranger. Être riche donne des privilèges, et tout ce qui ne peut se faire pour un pékin moyen devient soudain possible quand on devient détenteur d'un solde avec sept zéros.

Dans un second temps, je changeai d'avis : j'eus envie de faire les démarches moi-même, de prendre rendez-vous avec ma chère banquière, clôturer mon compte et la narguer en lui montrant l'étendue de ma fortune toute nouvelle dont elle ne verrait pas la couleur. Bref, de lui afficher mon mépris.

Mais je réfléchis et me ravisai. Je décidai dans un troisième temps de me donner le temps de réfléchir à la meilleure façon d'agir (c'est fou comme on a du temps quand on est riche, puisque le temps c'est de l'argent), et je mûris peu à peu chaque jour mon plan, l'échafaudant méticuleusement, et en y prenant un réel plaisir.

Je pris donc rendez-vous avec elle, en ayant préalablement pris soin d'alimenter mon compte de plusieurs milliers d'euros « seulement ». N'évoquant pas notre dernier entretien durant lequel elle

m'avait passablement humilié, je lui racontai que j'avais fait un héritage important, mais que je devais encore toucher davantage d'argent parce que la majeure partie de celui-ci était encore bloquée à cause de tracasseries fiscales.

Elle fut bien entendu beaucoup plus affable que lors de la dernière fois, se montra détendue, voire un peu souriante (ce qui n'étais pas très naturel chez elle); bref, elle ne se méfia pas du tout, la conne. Bien entendu, elle ne fit elle non plus aucune allusion à mes déboires récents et à notre dernière entrevue, et n'eut donc aucune parole d'empathie pour ce qui m'était arrivé précédemment, ni aucun mot d'excuse pour la façon dont elle m'avait traité.

Pour elle, la page était tournée, et elle avait autant de facilité à enterrer un pauvre type qui était tombé dans le cul-de-basse-fosse de l'interdit bancaire que de le voir revenir et réapparaître dans le monde des vivants, doté d'un nouveau statut social. Aucun état d'âme vis-à-vis des clients qui se démènent comme ils peuvent quotidiennement pour ne pas sombrer dans la misère et devenir des exclus et des parias.

Par contre, sous sa façade de femme-ordinateur, je crus apercevoir son œil s'allumer quand après sa question (indiscreète et sur un ton faussement indifférent) sur le montant que je devais toucher par la suite, j'évoquai avec un air blasé un montant de plusieurs millions d'euros. Jusqu'à ce moment, rien n'avait semblé l'impressionner, pas plus ma nouvelle tenue chic (j'avais mis un costard à cinq cent euros, et tout ce qui allait avec...) que ma belle assurance et ma prestance toute nouvelle. Là, par contre, elle devint beaucoup plus volubile, surtout après que je l'eus questionnée sur les placements qu'elle pourrait me conseiller. Je vis évidemment qu'elle était très intéressée.

J'écoutai attentivement ses conseils, hochant la tête avec affectation, lui demandant du papier pour prendre des notes (elle s'était précipitée pour aller me chercher de quoi écrire, était même

revenue avec un élégant bloc-notes à en-tête de la banque, tout en cuir, et me l'avait donné avec un sourire bête), ponctuant ses explications de remarques intéressées. Les petits cadeaux commençaient donc, me dis-je, ainsi que des petites marques d'attention, montrant qu'ayant ferré son gros poisson (enfin, son client), elle n'avait pas l'intention de le laisser s'échapper.

Je pris congé en lui disant que j'allais réfléchir. Elle me pria de la tenir au courant de l'avancement de mon affaire, et me remit même sa carte de visite sur laquelle elle avait ajouté à la main son numéro de portable personnel, me disant de ne pas hésiter à l'appeler à tout moment si j'avais besoin de n'importe quel conseil. Là, je compris qu'elle espérait beaucoup décrocher un gros contrat.

Je connaissais bien le milieu bancaire, aussi je pris dans les jours qui suivirent de plus amples renseignements grâce aux nouveaux conseils que j'avais acquis depuis peu. Les produits financiers qu'elle m'avait conseillés étaient très intéressants pour elle, parce qu'elle pourrait toucher de très grosses commissions sur ces opérations. Je la tenais ! Je décidai de jouer avec elle le plus longtemps possible un petit jeu qui allait mettre ses nerfs et ses émotions à rude épreuve, comme le chat cruel joue avec sa souris avant de l'achever.

Bien entendu, il allait falloir que je la joue serrée pour qu'elle ne se rende pas compte que je voulais la piéger, et déjà que je lui apporte rapidement la preuve que j'étais bien riche d'une somme à plus de six zéros, car si elle était indéniablement cupide, elle était loin d'être stupide.

Je la fis mariner pendant plusieurs semaines, multipliant les rendez-vous, usant de son temps, de sa disponibilité, écoutant ses conseils avec intérêt. J'usai même du numéro de son portable perso, en fin de journée, le week-end, jouant un peu le bétien, le novice, le nouveau riche un peu capricieux, l'obligeant à rester patiente ; mais chaque fois que je sentais dans sa voix un début d'impatience et d'agacement, je laissais entendre que j'allais laisser

tomber avec elle et avec sa banque, ce qui fait qu'elle se rattrapait au dernier moment, quitte à se faire violence.

Je compensais quelques jours après mon attitude limite en lui demandant rendez-vous, durant lequel je jouais surtout le type méfiant, hésitant, tergiversant, difficile à se décider.

Je répétais ce petit jeu plusieurs fois jusqu'au moment où je sentis qu'elle commençait à douter. Elle me reposa alors la question du montant de la somme réelle que je devais toucher, et de la date. Je lui dis alors que tout était réglé et que c'était imminent. Elle me quitta en me priant de la prévenir dès que je serai en possession des fonds.

Quelques jours après, pour ne pas qu'elle se lasse définitivement et n'y croie plus, je pris rendez-vous avec elle au motif que j'avais enfin l'argent. Lors du rendez-vous, je lui annonçai que j'avais touché neuf millions d'euros, et pour qu'elle se rende compte cette fois que je ne la menais pas en bateau je lui laissai la photocopie d'un relevé de compte à mon nom exhibant de façon obscène un solde supérieur à ce montant. Je lui racontai que j'avais dû ouvrir ce compte à l'étranger et y laisser mon argent parce que la succession avec l'aïeul dont j'avais hérité n'avait pas été simple.

Je lui redemandai une nouvelle fois quelques précisions sur les produits financiers qu'elle avait proposé de me vendre, surjouant la crainte, exprimant mes réticences, mes appréhensions sur les pertes possibles en cas de crise boursière, etc. En bonne commerciale motivée par l'appât du gain, et l'espoir cette fois devenant plus tangible d'aboutir et de toucher un bon paquet de pognon de commission, elle déploya toute son énergie à me convaincre de l'absence de risques, des avantages, de la sécurité, du rendement... bref, tous les boniments que nous connaissons à cette engeance.

Je pris un air rassuré, presque apaisé, lui fis comprendre que j'étais sur le point de décider, mais lui demandant encore quelques jours pour choisir entre les trois ou quatre produits qu'elle me

proposait, afin d'étudier tous ces documents en détail. Elle me fit :

— OK, pas de problème. Permettez que ce soit moi qui vous rappelle... disons, en fin de semaine ?

— Entendu, lui fis-je avec un grand sourire en lui serrant la main.

Elle me raccompagna à la porte.

Cette fois, j'avais choisi au moment de la quitter un ton plus affable, faisant dévier la conversation sur des sujets plus légers, bien que banals, lui laissant entendre que finalement j'étais attaché à elle et à ses conseils, que je l'avais à la bonne. Elle se laissa gagner par cette ambiance bon enfant, semblant plus détendue, le cœur d'autant plus léger qu'elle pensait avoir remporté la partie et la confiance de son client, et allait bientôt palper son pactole.

C'est moi qui avais gagné : j'avais endormi la méfiance de cette bonne femme austère et âpre au gain, et elle me prenait sans aucun doute pour un mec pas très malin, un parvenu un peu idiot, un pigeon qui préférerait se faire plumer dans la petite agence d'une petite banque plutôt que de planquer son magot dans un paradis fiscal et de « l'optimiser » grâce aux conseils de vieux routiers de la finance.

Bien entendu, elle ne manqua pas de m'appeler à la fin de la semaine.

Je lui dis que je m'étais décidé, que j'étais OK pour un nouveau rendez-vous ; mais ne pouvait-elle pas se déplacer à mon domicile car j'étais las de toujours venir à l'agence ? Cela se faisait, n'est-ce pas ; elle pouvait faire cela pour celui qui était certainement son futur plus gros client. Je n'eus pas besoin d'insister : elle acquiesça et nous convînmes d'un rendez-vous chez moi pour le dimanche après-midi, étant donné « mon agenda très chargé ».

Son empressement à accepter me confirma que pour cette bonne femme cupide, ça en valait vraiment le coup !

Le dimanche suivant, elle sonna chez moi, ponctuelle. Bien coiffée, légèrement maquillée, vêtue d'un tailleur strict bleu-pétrole assez moche, d'un chemisier blanc, de chaussures à talons un peu plus élégantes que celles que je lui avais vues jusqu'à présent, et de collants banals. Elle semblait plus détendue que d'habitude.

Je la fis asseoir dans le salon et elle me déballa toute sa documentation ainsi que des formulaires. Je lui dis que je m'étais finalement décidé pour l'un des produits financiers qu'elle m'avait proposés. Elle sourit, l'air satisfait, se réjouissant visiblement d'être sur le point de conclure l'affaire.

— Néanmoins, Madame Mareuil, l'interrompis-je, vous comprendrez que je suis devenu difficile depuis que j'ai accédé à une telle fortune. J'ai pris maintenant des goûts de luxe, et j'avoue que j'ai des petits caprices « de star » ; j'aime bien me faire prier...

Son visage avait changé. Elle me regarda, étonnée :

— Et... ?

— Eh bien, ce n'est pas que je ne veux pas vous prendre ces actions, mais reconnaissez que je suis un client intéressant et que je vais vous faire gagner un bon paquet d'argent, non ?

Elle bredouilla :

— Oui... enfin... un peu... Mais, et alors ?

— Un client comme moi, vous n'avez pas dû en avoir souvent dans votre vie... en termes de gains pour vous, je veux dire. « *Et pour ce qu'il va exiger de vous, pensai-je, jubilant intérieurement...* »

— Non. Bon, et alors ? demanda-t-elle avec un peu d'agacement dans la voix.

— Ce que je veux dire, c'est que pour vous c'est facile : vous avez votre client, vous lui faites signer des papiers, et le pactole tombe. Avouez que ça ne vous demande pas trop d'efforts.

— Oui... Enfin, c'est mon travail ; je ne vois pas trop où vous voulez en venir...

— Surtout que ce client, vous l'aviez déjà, et depuis quelques années. Vous n'avez pas dû aller le chercher bien loin ; ça n'a pas été trop dur pour vous, d'autant que ce n'est pas grâce à vous qu'il est devenu riche. C'était plutôt une bonne aubaine pour vous... et on peut même dire que vous ne l'avez pas beaucoup aidé quand il était dans la mouise !

— Nous y voilà donc... dit-elle avec un air mi-courroucé mi-dépit.

— Pas du tout. Loin de moi l'idée de me venger de la façon dont vous m'avez traité. « *Tu parles ! me dis-je intérieurement, en riant sous cape.* » Ne croyez pas que je veuille vous priver maintenant de votre commission après vous l'avoir fait renifler, comme on met un sucre d'orge sous le nez d'un enfant puis qu'on lui retire... Je dis juste que, si je veux bien signer et vous permettre de toucher votre commission – votre grosse galette –, il va vous falloir la mériter !

Un silence. Elle me regarda bizarrement, puis me dit :

— Que voulez-vous ?

— Vous voir vous donner un peu de mal pour l'avoir. Il va falloir donner un peu de votre personne...

— Mais encore ? dit-elle d'une voix blanche.

— Et si, pour commencer, ma banquière préférée se mettait en sous-vêtements pour me faire signer ses papiers... ?

— Quoi ? ! Mais pour qui me prenez-vous ? ! Je...

— Pour une dame qui va gagner beaucoup d'argent et qui, pour le prix de ce qu'elle va gagner, va se mettre un petit peu en quatre pour son cher client ! la coupai-je.

Mon ton était soudain devenu un peu plus sévère.

— Mais vous n'y pensez pas ? De quoi aurais-je l'air ? Je n'ai jamais fait ça pour quelque client que ce soit. Vous confondez...

— Allez ! Ne discutez pas ! Personne ne vous verra, ça restera entre nous. Je ne vais pas vous prendre en photo. Un moment unique comme cette signature – cet ordre que je vais vous signer – vaut bien un geste unique de votre part.

— Mais enfin...

La confusion commençait à la gagner, à la faire bafouiller. Néanmoins je réalisai que face à ma proposition indécente et humiliante, elle n'avait pas encore plié bagage et ne s'était pas levée pour partir choquée et indignée. L'appât si proche du gain la tiraillait et commençait à être plus fort que sa pudeur et ses valeurs.

Par ailleurs, depuis le temps (plusieurs semaines) que je lui faisais espérer cette grosse galette, je m'imaginais bien qu'elle avait dû compter dessus, prévu déjà comment l'investir, faire des projets, que sais-je, et qu'il était difficile pour elle de tout lâcher maintenant et de s'asseoir sur ces gains.

Et c'est bien sur autre chose qu'elle allait devoir s'asseoir...

— Bon, alors ? On la conclut, cette affaire ? dis-je avec un peu de moquerie dans la voix. Qu'on en finisse !

Elle se leva, très rouge soudain (de honte désormais, et non pas de colère), et tout en bredouillant, sans lever les yeux, elle retira la veste de son tailleur, sembla hésiter un peu, dégrafa sa jupe qu'elle fit tomber à ses pieds, apparut dans des collants assez laids mais révélant des cuisses assez fortes qui me mirent en appétit.

Elle resta ainsi debout une seconde, et s'apprêtait à se rasseoir. Je l'interrompis :

— J'ai dit en sous-vêtements ! Enlevez-moi ce chemisier !

— C'est ridicule... bredouilla-t-elle dans sa lippe en déboutonnant nerveusement le petit chemisier blanc.

Elle se rassit sur sa chaise, près de moi, puis se pencha à nouveau sur les papiers pour se donner une contenance. Mes yeux étaient fixés sur ses seins que révélait un joli soutien-doudounes blanc et assez pigeonnant.

Elle avait beau avoir un look « mémère de province », elle avait de beaux seins, bien développés.

— Bon, dit-elle en essayant de ne plus me regarder et de se concentrer sur autre chose que son humiliation, combien avez-vous dit que vous mettiez sur ce contrat ?

— Je n’ai encore rien dit, chère Madame...

— On avait parlé de cinq millions d’euros, il me semble...

— Je n’avais donné aucun chiffre, Madame Mareuil. N’essayez pas de me prendre pour une bille, et ne prenez pas vos désirs pour des réalités.

— Mais... combien ?

— Cela dépend de vous.

— Comment ça ?

Puis, après un bref silence :

— Quoi ? Que voulez-vous de plus ? !

— Disons que dans l’état actuel des choses, ou – pour être plus juste – dans l’état vestimentaire où vous êtes là, tout de suite je ne me verrais pas mettre plus de 20 000 €.

Elle leva enfin les yeux sur moi. J’y vis de la colère, de l’indignation, mais peut-être aussi un désespoir, et une grande lassitude proche de la résignation.

Je continuai :

— D’autant qu’en termes d’habillement, vous n’avez vraiment pas de goût : je vous trouve assez ridicule avec vos chaussures et ces collants à empiècement. Je sais bien que vous étiez loin d’imaginer en venant ici que vous vous retrouveriez dans mon salon dans cette tenue... Peut-être aurais-je dû vous prévenir ? dis-je avec un large sourire. Dans ce cas, peut-être auriez-vous mis un collant sexy, sans slip, ou bien des bas autofixants, un string et un soutien-gorge à balconnets ? Vous pensez peut-être que ce look ringard qui est le vôtre me rebute ? Je l’avoue : un peu... Mais alors, je vais vous dire une chose : puisque cette tenue est quasiment une agression pour mes yeux, vous allez devoir vous foutre à poil !

— Comment ? ! Mais... Enfin...

— Allez, ne discutez pas ! C’est pour vous le prix à payer si vous voulez que je consente à vous faire gagner un peu d’argent.

Elle se leva, et je crus une nouvelle fois qu'elle allait se rhabiller et s'en aller. Mais presque pleurnichante, la tête basse, honteuse, elle se mit à dégrafer son soutien-gorge, reniflant, murmurant :

— Je ne suis pas une pute...

— Non, je ne dis pas ça. Je dis juste que ce que vous allez palper mérite bien de petits efforts de votre part. Et que vous allez devoir payer de votre personne.

— Je vous en prie... marmonna-t-elle.

Lentement, elle se défit de ses chaussures, puis baissa lentement son collant... marqua un moment d'arrêt, hésitant encore, puis baissa sa culotte. Elle restait légèrement courbée en avant, et avait mis ses mains devant son bas-ventre pour cacher son sexe.

— Enlevez vos mains ! proférai-je d'un ton autoritaire. Et redressez-vous. Mettez les mains derrière votre dos !

Elle s'exécuta, tête basse, n'osant plus me regarder.

Je vis qu'en dépit des apparences elle avait un beau corps, ses seins tombant un peu mais formant deux belles poires bien pleines, un bassin large, un ventre un peu replet, sans plus. Son pubis était couvert d'une toison fournie, en bataille.

— Vous auriez pu vous raser le sexe avant de venir visiter votre meilleur client ; enfin, passons.

Je la matai un petit moment, la détaillant du haut en bas ; elle ne bougeait pas, soumise, humiliée, attendant, comme vaincue.

— Tournez-vous, que je voie un peu vos fesses.

Elle obéit. Je vis qu'elle avait vraiment un beau cul, bien développé, des fesses qui s'étaient et descendaient, oblongues, épanouies, comme celles de certaines statues de la Renaissance.

— Bon. Ma chère Madame Mareuil, ma chère banquière, je ne tiens pas à vous faire mariner plus longtemps. Je ne tiens pas à jouer avec vous (c'est pourtant ce que je faisais depuis un bon quart d'heure, voire même depuis des semaines...) ; je ne suis pas cruel. Je vais vous proposer un marché ; vous êtes libre d'accepter ou de refuser, mais au point où vous en êtes...

Je vous explique : si vous acceptez, vous gagnez un bon paquet de pognon, comme je vous l'ai fait miroiter. Par contre, si vous refusez, vous ne gagnez rien, vous repartez sans rien... après m'avoir livré un spectacle unique ! dis-je avec un grand sourire ironique et satisfait.

— C'est quoi, votre marché ?

La dame s'exprimait désormais de façon presque triviale, ayant abandonné ses bonnes manières en matière de langage, ce qui devait trahir chez elle une sorte de désespoir pathétique.

— Le marché est simple : vous faites tout ce que je vous demande, sans rechigner, sans protester, et sans vous mettre à discuter chaque ordre. Au moindre refus, au moindre geste d'opposition, à la première parole de rébellion, il n'y aura pas de seconde chance pour vous : j'arrêterai, et vous repartirez à poil ! Enfin, je veux dire : avec vos vêtements, bien entendu, mais sans votre contrat. Compris ?

— Oui, dit-elle d'une voix lasse, vaincue.

— Bon. Pour vous prouver ma bonne foi, vous montrer ma bonne volonté, je vais faire un geste. Approchez-vous.

Elle s'approcha de la table où j'avais saisi les papiers.

— Voyez : j'inscris au bas de la dernière page la mention « Lu et approuvé. Bon pour accord. », et à l'endroit resté libre pour cela, le montant : « Deux millions d'euros. »

Ses yeux s'arrondirent, incrédules, et j'y vis une lueur, allumée soudain par l'appât du gain. Ça devait tourner comme une lessiveuse dans sa petite tête.

— Je n'aurai plus qu'à parapher chaque page, et à signer au bas de la dernière, là... vous voyez ? Mais ça, ça sera après ! Compris ? Bon, assez perdu de temps en futilités. Passons aux choses sérieuses ! Prenez cette chaise et placez-la là-bas. Non, dans l'autre sens, dossier tourné vers le mur. Maintenant, asseyez-vous à califourchon dessus. Oui, comme ça, c'est bien. Mais reculez votre

bassin au maximum, je dois voir votre sexe dans le vide. Oui, là. C'est bien.

Je me levai et m'approchai. Elle était délicieusement cambrée ; elle avait – en un geste charmant et délicieusement érotique – posé spontanément ses avant-bras sur le rebord de la chaise, dans une position d'attente. Ainsi elle était soumise et désirable.

Immédiatement mes mains s'aventurèrent sur ses hanches évassées et ses fesses en pente douce. Elles étaient satinées et souples, une surface parfaite, harmonieuse, sans une once de cellulite. Je les caressai du haut en bas, puis remontant jusqu'au bas des reins, tournant sur les flancs. Mes mains s'égarèrent dans la partie la plus intime, le sillon fessier étant dans cette position un peu écartelé.

Elle sembla frissonner quand mes doigts s'aventurèrent dans la profondeur du canyon, effleurant son intimité, puis en dessous, l'échancrure de son sexe gardée de part et d'autre par une haie de poil.

Elle tressaillit mais ne broncha pas.

J'avais envie de raser ce sexe, de le rendre lisse et impudique comme celui d'une toute jeune fille, mais je savais que la peur de rentrer chez elle et d'être trahie par ce sexe glabre lui aurait sans doute fait interrompre la séance, au risque de tout perdre.

Je caressai avec contentement ces fesses épanouies encore un petit moment tandis que mon autre main était passée sous son bras et tripotait chaque sein, goulûment et avec délectation, en passant alternativement d'un à l'autre (pas de jaloux), jouant avec toute la masse, les soupesant, triturant et agaçant les pointes, les faisant rouler entre mes doigts.

Je mis fin à la fête en lui assénant quelques claques sonores, fermes, mais peu violentes sur chaque fesse. Elle se mit à crier de surprise.

— Taisez-vous ! ordonnai-je. Rappelez-vous bien le marché.

Je la fessai ainsi quelques secondes sans abuser, rosissant ses belles chairs, soucieux de ne pas la marquer, mais afin qu'elle

comprenne bien qui était le maître ; puis mes doigts trouvèrent son sexe entrebâillé, et avec satisfaction je constatai une certaine humidité qui me permit de caresser cette vulve avec douceur, mon index et mon majeur glissant en de petits massages de haut en bas. Elle creusa les reins et eut comme des petites secousses de tout son corps.

Elle ne disait rien, ne protestait pas, et pour tout dire j'eus l'impression qu'elle commençait à prendre goût au jeu que se livraient mes mains sur son corps.

Je fis pénétrer doucement mes deux doigts en elle : elle était brûlante et soyeuse ; je pris du plaisir à masser voluptueusement l'intérieur de cette chatte lisse et humide, appuyant vicieusement sur le haut de son bas-ventre par l'intérieur. Je crus percevoir que son souffle était entrecoupé ; pas sûr qu'on lui avait déjà massé sa zone G, à ma chère banquière.

Je ressortis mes doigts tout gluants et lui caressai sa rosette bien exposée et toute froncée, lui étalant sa liqueur sur son mignon petit trou. Elle frissonna, se cambra davantage.

J'étais bien évidemment de plus en plus excité, et je décidai de passer à autre chose.

— Allez, il suffit. Levez-vous de cette chaise et venez vous mettre à genoux devant moi !

Elle s'exécuta avec indolence, et tandis que je la toisais avec autorité et concupiscence, je sortis mon vit de ma braguette ; il surgit dressé comme un arc et dur comme du bois.

Elle avait bien entendu compris ce que je m'apprêtais à exiger d'elle, mais attendit l'ordre qui suivit immédiatement :

— Approchez, Madame la banquière, et sucez-moi ! Et je vous conseille de vous appliquer...

Elle se pencha en avant, les yeux levés vers moi (où, curieusement, j'avais de plus en plus de mal à apercevoir de la honte) et me prit en bouche. Manifestement, elle manquait d'expérience.

— Mieux que ça, Madame Mareuil ! Il va falloir mériter votre commission. Sucez-moi bien le gland, faites ça goulûment, pensez à votre argent... Et si ça ne suffit pas comme motivation, je me verrai obligé de prendre mon martinet et de vous zébrer le dos et le cul pour vous faire faire des progrès en fellation !

Je ne sais pas quel argument fut le plus efficace ; toujours est-il qu'elle prit ma queue dans une main, mes boules dans l'autre, et se mit à me pomper avec avidité et en cadence, avec des bruits de succion, sa tête s'agitant en de vigoureux va-et-vient.

Humm, voir ainsi ma banquière à poil, à mes pieds, vêtue de ses seules chaussures à talons plats en train de me sucer comme une vraie pute, elle, la dame à l'allure si rigide, si bourgeoise, si coincée, me fit monter l'excitation à un degré élevé et la sève à tel point que je dus lui ordonner de s'interrompre pour ne pas me vider instantanément dans sa bouche.

Ça n'est pas que c'eût été désagréable, mais je comptais bien faire durer cette petite séance et profiter d'elle de toutes les manières possibles.

Je lui ordonnai d'aller s'installer à genoux sur ma banquette. Elle le fit sans protester et j'eus à nouveau son cul à hauteur de mes mains.

Elle était délicieusement offerte, les cuisses bien ouvertes.

— Humm, voilà un spectacle qui me ravit. Quel plaisir de voir sa banquière bien ouverte, toute prête à servir, bien docile, sur son canapé ! Je suis un homme chanceux... persifflai-je.

J'enfilai un préservatif, présentai mon gland tout tendu à sa corolle, l'introduisis tout doucement puis je la saisis par ses hanches, et d'une seule poussée j'entrai entièrement en elle, butant tout au fond de son ventre.

Lentement d'abord, puis en accélérant le rythme, je me mis à la besogner fermement, à grands coups de reins ; elle laissait échapper un petit cri à chaque fois que je butais tout au tréfonds de son sexe en feu. Bientôt j'enserrai sa taille avec mes deux bras, me

collant à elle, lui mordant l'épaule, lui couvrant le cou de suçons, lui pelotant vicieusement les seins de temps à autre.

Elle haletait, sa voix enflait à chaque coup, son sexe débordait en des sonores « foc-foc », et je me rendais compte qu'elle était en train de perdre pied... et qu'elle allait le prendre ! Bien entendu, je ne comptais pas le lui faire remarquer : la situation était déjà suffisamment humiliante pour elle, et je tenais à lui laisser sauver la face.

En attendant, c'est par son côté pile que je me donnais du plaisir, prenant mon pied en diable.

Je m'interrompis, souhaitant faire durer au maximum cette petite séance. Je lui ordonnai de descendre du canapé et de s'installer à quatre pattes par terre. Elle obéit sans discuter (elle avait probablement envie d'en finir au plus vite, mais je n'avais pas l'intention de la libérer aussi rapidement de cette épreuve).

— Posez votre tête sur vos bras, cambrez bien vos reins, tendez votre cul vers moi, offrez bien votre croupe. Écartez un peu les cuisses, et avancez vos genoux. Ah là là, il faut tout vous dire ! Ah, quelle vue vous m'offrez, Madame Mareuil ; si vous vous voyiez... Je suis sûr que dans toute l'histoire de la finance jamais une banquière ne s'est jamais autant donnée pour son client ; vous devriez être fière.

Je l'enjambai et me plaçai debout, tourné en direction de ses reins. Mes jambes enserrant sa taille, je me penchai. Mes mains parcoururent toute la belle croupe bien déployée qui s'offrait à moi, les fesses bien tendues, le sillon bien ouvert, caressant l'anus, les plis séparant ses cuisses de ses fesses, mes doigts s'égarant dans la fente tout humide encore de la chevauchée précédente.

— Ah, voilà qui est bien. Que c'est beau, tout ça... J'aimerais avoir ma banquière toujours ouverte devant moi comme ça.

Je lui assénai une courte série de claques sèches sur son fessier tendu, claques bien sonores qui retentirent dans toute la pièce, et qu'elle encaissa cette fois sans broncher.

— Et bien docile, avec ça. Une belle salope soumise... murmurai-je de contentement, assez fort bien sûr pour qu'elle l'entende.

Je me penchai en arrière et, trouvant sa bouche, j'y introduisis mon majeur que je lui fis sucer deux ou trois fois (elle avait vite compris ce que j'attendais d'elle, elle apprenait vite). Puis, revenant à sa croupe, je caressai l'émouvant petit cratère ornant le centre de son cul, l'enduisant de sa propre salive.

Le bout de mon doigt s'enfonça lentement en elle : son anus était chaud et serré. Lentement, je poussai ce majeur jusqu'en butée, sentant le muscle palpiter et être parcouru de spasmes.

— Eh bien, Madame ma banquière, on dirait que vous n'avez pas beaucoup été pratiquée de ce côté-là ! Vous êtes aussi serrée qu'une vieille fille... ou qu'une jeune pucelle. Quand je vous voyais guindée dans vos tenues vieillottes et déprimantes, je me disais que vous étiez coincée du cul... mais je n'imaginais pas que c'était aussi vrai au sens propre qu'au sens figuré ! Hum, il va falloir remédier à ça. Gardez la position, ne bougez pas.

Je revins avec un tube de gel et un plug de belle taille, effilé à son extrémité, qui s'élargissait rapidement et finissait par un renflement arrondi. J'enduisis sa rosette d'une bonne quantité de gel, puis lentement y introduisis l'extrémité fine du plug ; je travaillai longuement son étroit conduit avec la partie fine par une longue série de va-et-vient jusqu'à ce qu'elle glisse vraiment sans effort, puis je poussai lentement plus avant la partie renflée.

— Allez, Madame Mareuil, il est temps d'ouvrir votre cul maintenant. Détendez-vous, ouvrez-vous bien.

Après quelques mouvements réflexes vers l'avant comme pour fuir l'objet (je la maintenais avec mon bras gauche passé sous son ventre), elle finit par se dilater, et le renflement de l'objet disparut en elle. Elle eut comme un cri étouffé.

— Eh bien voilà, on y arrive... Je savais bien que je viendrais à bout de votre cul ! Voilà Madame ma banquière domptée. Vous

commencez à avoir l'air un peu plus présentable, mais je vais parachever votre tenue. Ne bougez pas, restez comme vous êtes.

Je pris une élégante ceinture formée de demi-sangles de cuir larges de quinze centimètres reliées par un anneau d'acier, et la refermai sur sa taille. Je la serrai très fort, ce qui eut pour effet d'étrangler un peu son ventre et de lui couper la respiration ; elle poussa un cri de surprise.

Je partis ensuite à la cuisine chercher un glaçon, et quand je revins je lui ordonnai de se redresser et de rester à genoux devant moi, les mains sur la nuque.

Debout face à elle, j'avais sous mes yeux le charmant spectacle de cette femme austère, bien obéissante, en position d'attente, avec ses jolis seins bien bandants.

Je caressai les mamelons l'un après l'autre avec le glaçon. Elle se raidit, chercha à éviter le contact, mais les pointes des seins se dressèrent, ressortant de façon impressionnante. Je me saisis d'une pointe, et prenant une pince à tétons dans ma poche, je la posai sur sa fraise bien rose, en relâchant progressivement la pression ; elle se mit à gémir, à haleter.

— Allons, détendez-vous. Celles-ci ne sont pas bien terribles. Vous allez voir : vous allez rapidement vous habituer à la sensation.

Elle se détendit peu à peu et je posai calmement l'autre, les deux pinces étant reliées par une élégante chaîne. Je caressai doucement sa nuque que couvraient à demi ses cheveux raides, puis saisissant la chaînette je lui ordonnai de marcher sur les genoux et l'entraînai en la tirant vers le fauteuil.

Non content de l'avoir menée par le bout du nez pendant plusieurs semaines, je la menais maintenant par le bout des seins, pour mon plus grand plaisir... et elle se laissait faire, cette vieille salope !

Je m'assis confortablement sur le fauteuil, les cuisses écartées, et tirai davantage sur la chaîne pour la faire s'avancer au maximum. Je saisis doucement sa tête et l'inclinai vers ma queue ; elle

comprit instantanément. Elle me prit en bouche, bien docilement. Je l'autorisai alors, ému par tant d'application et de zèle, à retirer ses mains de sa nuque et à les poser sur moi.

Je caressai d'abord ses bras, jouai un peu avec ses jolis seins, les pelotant et les faisant balloter, puis tiraillant de plus en plus fort sur la chaîne. Enfin, tenant bien sa tête à deux mains, je me mis à baiser sa bouche en cadence, à un rythme rapide et régulier. Que c'était bon ! Sa langue et ses muqueuses étaient douces et soyeuses.

Mais je n'avais toujours pas l'intention de jouir encore. J'interrompis à un moment donné la fellation et enlevai une des pinces ; elle cria de douleur (le sang et la sensibilité revenaient dans le mamelon qui avait été cruellement comprimé). Je retirai l'autre : nouveau cri (moins fort, car moins d'effet de surprise). Je tripotai doucement chacune des pointes froissées, lui arrachant de petits hoquets ; puis, en les pinçant l'une après l'autre entre pouce et index, je reposai les pinces de telle façon que la chaînette passe cette fois par-dessus sa nuque, tirant ses tétons vers le haut.

Je repris ensuite ce vigoureux coït buccal là où je l'avais laissé, me levant même à un moment donné pour besogner sa bouche à longs coups de reins, ce qui provoqua des gargouillements sourds chaque fois que je butais dans le fond de sa gorge, et étonnamment sans lui déclencher de haut-le-cœur.

Je finis par me rasseoir, puis je tirai sa tête en arrière, ce qui eut pour effet de sortir mon vit ; et, tenant fermement son visage dans mes mains, je fichai mon regard dans ses yeux gris-verts : elle était très rouge, son regard était trouble ; il était difficile de dire ce qu'on pouvait y lire.

Droit dans les yeux, je lui parlai ainsi :

— Maintenant, Madame Mareuil, ma bonne petite banquière, je vais ajouter un peu de piquant à cette séance, spécialement pour vous qui êtes une femme d'argent. Vous allez vous placer à genoux devant cette table basse et appuyer vos mains sur elle. Je vais

mettre les documents sous vos yeux et vous allez lire intégralement ce contrat.

Elle s'exécuta, se plaça comme je le lui avais demandé, courbée sur la table basse, ses jolis seins pointant vers le bas comme des petits obus, et commença à lire le haut de la page en commençant par le titre :

— Performance Distinguo...

À genoux derrière elle, m'apprêtant à lui retirer le plug anal, je l'interrompis :

— Et maintenant, chère Madame, vous allez apprendre ce que veut dire concrètement « se faire enculer ».

Elle ne répondit pas, eut comme un frisson ; je caressai son cul pour la détendre et lui intimai :

— Allez, lisez !

Elle reprit la lecture du document sans tenir compte du caractère ridicule et humiliant de sa situation. Le petit trou qui avait été dilaté par le plug restait entrouvert, et je n'eus aucun mal à y placer mon gland. J'enfonçai lentement ma pine en prenant mon temps, appréciant la chaleur et la douceur bien serrée de son canal anal.

— Mumm... ça rentre comme dans du beurre. Vous êtes une autre femme à présent, Madame Mareuil.

Elle s'appliquait à lire le document, essayant de se concentrer dessus, bafouillant parfois légèrement tandis qu'elle sentait que je la pénétrais. Lors de ma progression, son petit trou se contractait parfois, parcouru de spasmes ; mais dans ces moments-là je ne tentais pas de forcer ses résistances et attendais qu'elle se relâche : je comptais bien m'introduire au plus profond et me bloquer tout au fond de ses entrailles.

Ce que je fis. Quand je fus calé bien à fond, ma queue toute entière dans ses intestins, mon pubis plaqué contre ses fesses, je pris ses seins à pleines mains, posai ma bouche sur sa nuque au plus près de son oreille et lui murmurai doucement et vicieusement :

— Maintenant, vous allez vous en prendre plein votre cul, Madame ma banquière : je vais vous mettre comme une grosse chienne ! Et vous allez voir que vous allez aimer ça...

Joignant le geste à la parole, je posai mes mains sur sa taille, la prenant bien fermement par les hanches, et je la fis s'empaler et ressortir à un rythme soutenu jusqu'à ce qu'elle se mette à haleter, que sa lecture soit saccadée et ponctuée d'éclats dans sa voix, tant secouée par les coups de boutoir que je lui assénais que par l'émotion grandissante qui la trahissait.

À un moment donné, j'appuyai sur sa nuque, la forçant à ployer en avant sur ses avant-bras qui l'empêchaient de s'écraser sur la table, et de l'autre main je saisis la chaînette et la tirai au maximum vers le haut, tirillant le bout de ses tétons vers l'extérieur, ce qui lui arrachait des cris déchirants à chaque coup de bite.

— Continuez à lire !

— Oh, je vous en prie...

Je m'aperçus vite que cette prière n'était pas une supplique, mais plutôt le cri de désespoir d'une femme mûre, bourgeoise de province, petit cadre de banque, guindée et avec une vie sans fantaisie, qui était en train de perdre pied... ou plutôt de se rendre compte qu'elle était en train de le prendre, bien malgré elle !

Mais mains se refermant sur ses hanches évasées, je continuai à la besogner à un rythme soutenu, à la pilonner sans ménagement, et de sa gorge s'élevaient des vocalises, des cris, des « ohhhh », des « ahhh » qu'elle laissait s'échapper sans retenue, ayant abandonné tout contrôle, sa tête levée, se laissant aller sans même en avoir conscience.

J'ouvris brutalement les deux pinces à seins en même temps ; elle poussa un hurlement bref. Je lui pris ses pointes entre mes doigts, lui faisant découvrir des sensations nouvelles, et je lui donnai le coup de grâce, l'estocade finale, mes mains tenant fermement ses épaules. Elle eut des secousses dans tout le corps, et je sentis des spasmes et des ondes parcourir tout son ventre et ses reins.

Je me retirai de son cul, la forçai à se redresser pour qu'elle reste à genoux mais bien droite, enlevai ma capote et lui enfonçai ma queue qui n'avait jamais été aussi raide dans la bouche :

— Allez, Madame la banquière, finissez-moi : c'est dans votre bouche que je veux jouir. Et je vous préviens, vous allez tout avaler ; pas question que vous en laissiez une goutte !

Je pris son visage dans mes mains et la besognai ainsi vigoureusement tandis que ma jouissance montait rapidement ; je me répandis à grands cris dans sa bouche soyeuse, puis je la vis déglutir bien docilement, comme une bonne élève bien appliquée et bien salope.

— Aaaaah, voilà qui est bien. Vous ne m'avez pas déçu ; nous n'avons pas perdu notre journée tous les deux. Vous êtes finalement une bonne salope sous vos airs de femme bien comme il faut, de bonne épouse, de bonne mère de famille, de bonne conseillère bancaire. Vous m'avez appris quelque chose aujourd'hui : vous m'avez appris ça... et je suis sûr que vous l'avez appris aussi. Nous avons appris quelque chose tous les deux.

Elle me regardait d'un air un peu désesparé, un peu hagard, les yeux vitreux, un peu dans le vide, l'air de quelqu'un qui vient de terminer un marathon.

— Bon, vous avez bien mérité votre récompense...

Je pris les documents, les paraphai et signai au bas de la dernière page. Elle affichait un air un peu incrédule, comme si nous étions dans un rêve, puis elle jeta un regard vers moi et eut un petit sourire en coin, un sourire épuisé mais satisfait du devoir accompli : ce n'était qu'une esquisse de sourire, mais c'était le premier que je lui voyais depuis longtemps.

Elle se leva, les jambes molles ; on aurait dit qu'elle venait de faire du cheval sans avoir jamais pratiqué l'équitation auparavant.

— Voulez-vous prendre une douche, Madame Mareuil ?

— Non...

Elle chercha un peu dans ses affaires, semblant vaciller sur place ; elle me regarda, le visage très rouge, les joues toujours en feu, puis se ravisa :

— Euh... oui, finalement.

Je lui indiquai la salle de bain ; elle s'y rendit. J'entendis le bruit de la douche pendant un bon quart d'heure. Elle revint, semblant un peu plus fraîche, mais nue : dans sa grande confusion, elle était partie sans ses vêtements.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Non... Oui, je veux bien. De l'eau fraîche.

Je la laissai se rhabiller et revins avec deux grands verres. Elle n'avait pas perdu le nord et avait ramassé les documents signés.

Elle but son verre debout, sans me regarder, respira, eut l'air de reprendre ses esprits. Elle alla à la salle de bain se recoiffer. Quand elle revint, elle essayait encore de plaquer ses cheveux pas encore tout à fait secs.

D'un geste presque tendre, je l'aidai à rajuster son chemisier un peu froissé. Elle eut l'air étonné tout d'abord, puis se laissa faire comme si j'étais son vieux complice.

— Merci... souffla-t-elle.

Puis :

— Bon, j'y vais.

Je la raccompagnai jusqu'à la porte. Elle faillit partir sans se retourner, mais au dernier moment elle pivota un peu sur elle-même pour me jeter un dernier regard, réflexe de femme bien éduquée, sans aucun doute. Je lui tendis la main avec un grand sourire. Elle me la serra (même réflexe) avant de se sortir.

— Merci encore, lui dis-je.

J'avais envie d'ajouter « Ce fut un plaisir ! » mais ce n'était pas nécessaire. Pas besoin d'en rajouter : c'était d'ailleurs un plaisir partagé.

J'aurais pu dans les sept jours me rétracter et annuler le contrat que je venais de signer (c'était mon droit : la loi Scrivener) ; je n'ose

imaginer quelle aurait été sa réaction... mais je ne le fis pas : je me dis que s'étant donnée à fond et sans compter, elle avait bien mérité sa commission !

Toute retournée

Au cours des mois qui passèrent, j'entretins malgré tout des relations cordiales avec ma banquière. Elle aurait pu changer de portefeuille de clients et ne plus avoir affaire à moi, mais elle ne le fit pas. Bien sûr, je ne sais pas si dans cette petite agence il y avait d'autres « gros poissons » comme moi. Malgré ce que je lui avais fait subir, elle était restée ma conseillère de clientèle, « ma » banquière.

Désormais c'est moi qui l'appelais de temps en temps pour savoir comment fructifiait mon capital, quels étaient les dividendes, etc. Elle me parlait avec naturel, et personne n'aurait pu deviner en entendant sa voix ce qui s'était passé entre nous.

Plusieurs mois après, je pris rendez-vous avec elle à l'agence pour faire le point sur mon placement. Elle m'accueillit sans appréhension apparente, sans air de dégoût ni de répulsion, de la même façon qu'avant, en grande professionnelle. Je remarquai que son look était moins ringard : elle portait une robe légère, des escarpins beiges, classe, et assortis à sa tenue ; sa taille était cintrée par une élégante ceinture dorée, en harmonie avec les bijoux en or qu'elle arborait.

Nous parlâmes du placement, du rendement, des perspectives d'évolution ; elle était très attentive, m'entretint avec beaucoup de conviction et maîtrisait parfaitement son sujet.

Comme elle pointait avec son stylo des éléments importants, je remarquai que ses ongles longs et soignés étaient impeccablement

vernis d'un beau rouge vif brillant. On aurait dit que la petite banquière de province si vieux jeu avait mué.

— C'est intéressant, dis-je en souriant...

J'attendis un moment comme pour laisser planer le mystère sur le sens de ce que je venais de prononcer, puis j'ajoutai avec un air enjôleur :

— ... le rendement est intéressant ; on dirait que votre produit tient ses promesses.

Elle se rengorgea, tentant de dissimuler sa fierté.

— Oui, je vous avais dit que vous ne seriez pas déçu.

— En effet ; je vous félicite : vous connaissez bien votre affaire.

Un ange passa. Un silence s'installa quelques instants entre nous, puis elle se lança :

— Seriez-vous disposé à investir davantage sur ce support ?

— Hum, je vous attendais là : cela mérite quand même réflexion... et puis, cela dépend aussi de vous, ajoutai-je avec un sourire narquois et entendu en la regardant bien dans les yeux.

Elle me jeta un regard un peu sévère, puis baissa les yeux. Elle ajouta d'une voix basse qui semblait empreinte d'un trouble :

— Que voulez-vous... encore ?

— Ne faites pas l'innocente, Madame Mareuil ; ne me jouez pas la naïve : si vous en voulez plus, à moi aussi il m'en faudra plus...

— Plus ? souffla-t-elle. Que pouvez-vous bien avoir de plus que ce que vous avez déjà eu ? dit-elle presque à voix basse.

— Eh bien pour commencer, par exemple, je voudrais vous voir à mes pieds dans ce bureau – votre bureau – dans votre agence bancaire, en train de me tailler une pipe ! balançai-je vulgairement.

— Ici ? ! s'exclama-t-elle. Mais vous n'y pensez pas !

— Oh, que si... J'y pense parfaitement, et je ne pense qu'à ça depuis que vous m'y avez fait entrer. Ici, justement, dans ce joli bureau cossu.

— Mais vous vous rendez compte ? C'est mon lieu de travail. Si nous devons nous faire surprendre, c'est mon boulot que je risque de perdre !

— Allez, ne jouez pas la sotte avec moi. Vous savez très bien que je ne suis pas n'importe quel client, et vos collègues le savent également. Je suis certain que vous avez déjà donné des directives pour que notre tête-à-tête ne soit pas interrompu par l'entrée intempestive d'un de vos collègues. Ils savent que je ne suis pas un client dont on va prendre le risque de perdre.

Ils ne vous ont pas demandé de m'accueillir en déshabillé et avec une coupe de champagne, ajoutai-je ironiquement, mais ils font tout pour que vous me traitiez aux petits oignons, je le sais bien.

— Arrêtez ! En plus, pour des raisons de sécurité, il y a des caméras de vidéosurveillance non seulement dans le hall mais dans tous les bureaux.

— Caméras de vidéosurveillance passives, puisqu'il n'y a personne devant : seules les caméras braquées sur l'accueil et l'entrée sont reliées à des écrans ; on ne regarde les bandes des autres qu'après coup en cas de braquage, et elles ne sont conservées que quarante-huit heures. Alors s'il n'y a pas de braquage dans les quarante-huit heures, vous n'avez rien à craindre. Donc le risque existe, mais il est petit. À vous de voir si vous voulez gagner encore de l'argent... ou pas.

Elle planta ses yeux interrogateurs dans les miens ; ils étaient troubles comme la mer du Nord un sale jour d'hiver. Je ne sais si c'était de la détresse ou de la colère. Pensait-elle que je n'allais pas insister ? Dans ce bureau, sur son lieu de travail où nous n'étions pas seuls, elle se sentait un peu plus forte que chez moi ; mais je ne lâchai pas prise, et d'ailleurs elle savait que je ne plaisantais pas.

— Vous croyez que vous pouvez vous permettre d'exiger que je satisfasse tous vos caprices, et que je vais obligatoirement y céder ?

— Écoutez, poursuivis-je sans vraiment répondre à la question, ce sera simplement la première condition pour que je mette davantage d'argent sur votre support. Mais autant vous prévenir dès maintenant que la signature finale se fera chez moi, comme la dernière fois. Vous connaissez le script, à présent.

Un silence.

— Vous êtes libre d'accepter mes conditions – et de gagner plus d'argent – ou de refuser, bien entendu... Et bien entendu, dans ce cas, nous en resterons là.

— Combien ? me jeta-t-elle durement.

— Ah, je retrouve là la femme d'argent. J'aime bien cette femme-là... et j'aime bien la voir à mes pieds ! Allez, est-ce que je vous ai déçue la dernière fois ? Est-ce que vous ne vous y êtes pas retrouvée ?

— Si... Oui, je...

— Alors, à mes pieds ! Ici ! Faites le tour de votre bureau et accroupissez-vous devant moi ! Et faites-moi confiance.

Elle me regarda, résignée, puis se leva lentement, jeta un œil craintif vers la porte et me fit face tandis que je m'étais levé.

— Avant de vous accroupir, ma chère banquière, vous allez d'abord enlever votre culotte et me la donner.

Elle commença à se contorsionner. Je l'interrompis :

— Faites ça sans relever votre robe, débrouillez-vous. Et surtout sans cesser de me regarder dans les yeux ; je vous interdis de baisser les yeux !

Elle obéit – ce qui dut lui coûter beaucoup – et je dus à un moment lui saisir le menton et le maintenir levé vers moi. Je lus de l'humiliation dans ses yeux et je jouis de ce spectacle. Je fixai longuement ses yeux gris-verts, lui faisant comprendre en soutenant mon regard qu'elle était ma proie, qu'elle m'appartenait ...du moins tant qu'elle acceptait mes conditions (et j'avais compris qu'elle allait tout accepter ; pour l'argent, bien sûr).

Sans lâcher son menton et ses yeux, je tendis mon autre main :

— La culotte !

Elle me la donna. Je regardai le petit slip de tissu rouge, appréciai la légèreté et la douceur du satin entre mes doigts et le fourrai dans ma poche.

— Allez, accroupie, Madame Mareuil ; vous allez faire un peu d'exercice.

Je sortis ma queue. Sans hésiter, elle la prit en bouche et se mit à me sucer avec un peu de hâte, espérant sans doute mettre fin au plus vite à cet épisode humiliant, avec la peur d'être surprise sur son lieu de travail. Comme je lui avais ordonné de rester accroupie, elle bougeait comiquement pour garder son équilibre, et je voyais ses belles lèvres aller et venir sur la hampe de mon pénis.

C'était bon, elle s'y prenait bien, me suçait en magistrale salope. Je pris sa nuque délicate entre mes doigts et l'appuyai en rythme de plus en plus loin ; le gland butait dans le fond de sa gorge avec de légers gargouillis, mais elle s'appliquait, sans faiblir, sans se plaindre.

— Allez, ma belle banquière, relevez-vous. Vous allez vous pencher sur votre bureau ; appuyez-vous sur vos coudes.

Sans discuter elle se retourna et se pencha sur son bureau, l'air anxieux, un peu rigide.

— Je dois vous féliciter pour votre coupe de cheveux – elle est impeccable – et aussi pour votre tenue vestimentaire tout à fait charmante. Je vous trouve très élégante, très femme.

Elle murmura un « merci ». Je crus rêver : je m'apprêtais à la culbuter sur son bureau de cadre bancaire comme une vulgaire petite boniche, et elle me remerciait pour mon compliment !

— Écartez les cuisses, je ne vais pas faire tout le travail ! Et déboutonnez votre robe devant. Gardez vos chaussures, bien entendu : vous êtes beaucoup plus bandante comme ça.

Elle obéit et prononça presque dans un gémissement :

— Faites vite, je vous en prie...

Quand elle fut bien en position, je relevai lentement sa robe, dévoilant ses jambes nues, ses cuisses, et enfin ses fesses ravissantes ; je coinçai le tissu sous sa ceinture pour qu'il ne retombe pas.

— Félicitations, ma chère banquière : vous avez toujours décemment un merveilleux cul, toujours aussi somptueux et désirable.

Je me mis à lui caresser les fesses, des reins jusqu'à la naissance ces cuisses, jouant avec les globes satinés et souples, puis mes doigts fondirent directement sur sa vulve bien ouverte que je me mis à presser et masser, après quoi je fis pénétrer ces mêmes doigts dans la bouche et la forçai à les sucer en deux-trois allers-retours. Ressortant mes doigts bien humides, je lubrifiai l'entrée de sa grotte ; la crainte la crispait et la laissait toute sèche.

Sans perdre plus de temps je me plaçai à l'orée de sa chatte, la saisis par les hanches et m'introduisis en elle d'une seule poussée. Je commençai à la besogner lentement et profondément, sur un rythme de métronome.

— Mmmm... on est toujours aussi bonne, ma petite banquière ; j'ai toujours autant de plaisir à vous baiser. Et vous devriez être fière : c'est l'une des baisers les plus chères de l'histoire du sexe. C'est pourquoi d'ailleurs vous comprendrez aisément que je suis très exigeant avec vous, et que je vais vous demander beaucoup.

Mes mains lâchèrent ses reins pour se glisser dans l'échancrure de sa robe pour lui foutre brutalement les seins à l'air (en les faisant passer sous le soutien-gorge) et se refermèrent sur eux comme les serres de l'aigle sur sa proie : c'est en lui malaxant ses belles pêches que j'accentuai mon emprise ; et, pesant de plus en plus sur ses reins, m'appuyant de tout mon poids sur son dos, je me mis à la trombiner à un rythme accéléré. À chaque coup de bite je butais dans le fond de son ventre ; elle se mit à haleter, et ses mains agrippèrent le rebord opposé de son bureau pour ne pas être emportée par mes coups de boutoir. Mes doigts s'étaient crispés sur ses mamelons que je faisais rouler durement avec une pression

croissante, et j'avais l'impression que désormais elle donnait elle-même des coups de reins en arrière pour s'en prendre plein la chatte.

— Ah, mon Dieu... laissa-t-elle échapper dans un cri étouffé.

Elle était une nouvelle fois en train de prendre son pied, bien malgré elle.

— Tu aimes ça, ma petite salope ! Sous tes grands airs de dame de la finance, tu aimes te faire culbuter comme une petite pute et jouir comme une chienne, espèce de dépravée !

En guise de réponse, elle lâchait des petits cris incontrôlés à chaque fois que je tapais tout au fond d'elle, et je sentais que sa cyprine commençait à lui sortir de la chatte et lui couler sur le haut des cuisses. Son état m'excitait au plus haut point, et sentant le paroxysme arriver, je me retirai et lui ordonnai :

— Accroupie, et vite ! Vous allez me vider les couilles et tout avaler !

La banquière, toute rouge et le visage en désordre, s'exécuta : ses lèvres se refermèrent sur mon vit ; je lui saisis la tête et finis de la baiser par là. Je me répandis dans sa cavité buccale et la vis, bien docile, me téter la queue, les joues creuses, et déglutir plusieurs fois : elle était en train d'avalier ma semence !

— Humm... On va finir par croire que vous y prenez goût, à mon sperme...

Elle se releva, s'empressa de se rajuster, faisant revenir ses seins dans son soutien-gorge, reboutonnant sa robe, prit un mouchoir en papier et s'essuya la bouche tandis que je remettais ma queue encore douloureusement gonflée mais impeccablement nettoyée dans mon boxer.

— Bon, ma chère Madame Mareuil, j'attends votre appel pour convenir d'un rendez-vous chez moi un après-midi – celui qui vous convient, je vous laisse le choix – pour la signature de l'avenant ; et je tiens à ce que ce soit vous qui m'appeliez. Je vous conseille d'ailleurs de le faire avant la fin de la semaine, sinon, comme vous

vous en doutez, je prendrai le téléphone et, croyez-moi, le prix à payer pour vous – de votre personne, bien sûr – sera beaucoup plus lourd ; je peux me montrer beaucoup moins tendre, et même très sévère. Ce serait quand même dommage de marquer ce joli corps de quelques zébrures peu discrètes que vous aurez beaucoup de difficultés, malgré vos efforts, à dissimuler à votre mari.

— Oh, je vous en prie... lâcha-t-elle avec de l'effroi dans le regard, mais elle se reprit aussitôt : je vous appellerai, bien entendu ; laissez-moi juste le temps de préparer les papiers.

— Vous aurez le temps, surtout si vous vous occupez de mon dossier en priorité. Ne suis-je pas votre meilleur client ? Et ne mérité-je pas un traitement de faveur, ainsi que toute votre attention et tout votre soin ?

— Si, si, bien sûr, vous le savez...

— À la bonne heure ! J'aime bien quand vous vous conduisez comme une bonne fille, lui dis-je en lui caressant tendrement la joue. Pour notre prochain rendez-vous chez moi, j'exige que votre chatte soit totalement épilée, quoi que ça vous en coûte ; et vous avez intérêt à porter une tenue des plus sexys... Ne me décevez pas.

Et juste avant de prendre congé je m'approchai, et sans la toucher je fondis sur sa bouche et la gratifiai d'un long baiser profond et langoureux. Quand nos lèvres se décollèrent, je la découvris terriblement troublée.

— Au revoir, Madame Mareuil, lui lançai-je en prenant la porte.

Et j'ajoutai avec un discret clin d'œil :

— À très vite.

— À bientôt, répondit-elle avec une assurance vite recouvrée.

Une nouvelle vie

À la fin de la semaine, je reçus un coup de fil de ma banquière :

— Allô, Monsieur Lorient ?

— Moi-même, Madame Mareuil.

— Bonjour. Je vous appelle pour notre rendez-vous. Est-ce que mercredi prochain vous conviendrait ?

— Mais tout à fait, Madame Mareuil ; ça tombe bien : je suis libre toute la journée.

— Vers quinze heures, ça vous irait ?

— Disons plutôt quatorze heures ou quatorze heures trente : n'oubliez pas qu'il faut prévoir tout l'après-midi...

— Oui, euh... (un silence gêné) d'accord, mais bon, euh... n'abusez pas quand même.

— Que de vous, ma chère Madame Mareuil. Et je tiens à ce qu'on y consacre le temps qu'il faut : j'ai horreur d'être pressé par le temps.

— ...

— Et ne vous plaignez pas ; il me semble que vous y trouvez aussi votre compte... même si vous n'osez l'avouer.

Elle ne répondit pas.

— Ah, au fait : je vous recevrai dans ma nouvelle maison. Je vais vous donner l'adresse : c'est 16, rue du Vieux Moulin ; vous verrez, c'est une très grande maison moderne, toute blanche.

— Entendu, je note. OK pour quatorze heures, Monsieur Lorient.

— À mercredi, Madame Mareuil. Au plaisir !

— À mercredi... Monsieur Lorient ?

— Oui ?

— Ne soyez pas cruel avec moi... Je vous en prie.

— Mais n'ayez crainte, Madame Mareuil, je ne suis ni un goujat ni un sadique. Et tant que vous continuez à être comme vous êtes avec moi lorsque nous sommes ensemble, je n'ai aucune raison d'être cruel.

— Entendu.

— Madame Mareuil ? C'est un plaisir de vous connaître. Et j'ai hâte de vous voir.

— Oui, euh... À mercredi.

Et elle raccrocha.



Le mercredi, à quatorze heures pile, elle sonna chez moi. Quand je lui ouvris, je n'en crus pas mes yeux (et d'ailleurs elle vit ma surprise et baissa le regard) : elle était impeccablement coiffée (elle s'était fait faire une couleur qui la rendait plus jeune) et portait une jupe en cuir au-dessus du genou, des escarpins à hauts talons rutilants, des bas fumée (je sus rapidement que c'étaient des bas) et un chemisier léger à manches courtes, très vaporeux, laissant nus ses bras délicieux. Ses poignets étaient ornés d'élégants bracelets. Elle était finement maquillée, et brillait littéralement.

— Vous êtes vraiment très en beauté, Madame Mareuil ; je suis littéralement ébloui !

— Merci.

Elle rougit.

— Je suis flatté que vous ayez fait autant d'efforts pour moi. Sincèrement, vous êtes une autre femme. Vous êtes séduisante, et attirante. Entrez, je vous prie.

Elle, si discrète, entra en levant la tête sur cet espace immense et regarda de tous côtés. Elle semblait n'avoir jamais rien vu de semblable.

Ma maison est claire, avec des grands murs blancs, lumineux, et donne une impression de luxe, d'espace, mais aussi de moderne et d'inédit. J'étais satisfait de l'effet que mon intérieur produisait sur cette petite banquière de province, qui avait sans doute déjà vu des maisons de notables, peut-être vieillottes, peut-être tape-à-l'œil, mais certainement pas dans ce style.

— Oui, j'aime beaucoup cette maison que j'ai aménagée moi-même. J'ai l'ai acquise il y un mois et l'ai un peu transformée avec l'aide d'un architecte ; elle fait 450 mètres carrés. Venez, ma chère banquière, lui dis-je en lui prenant la main, je vais vous faire visiter.

Elle garda sa main dans la mienne et me suivit.

— Je peux vous appeler Nicole ?

— Oui, dit-elle, se permettant un petit sourire.

Elle était un peu raide, mais avoir sa main dans la mienne ainsi qu'entendre son prénom sembla la détendre un peu.

Je lui fis traverser les couloirs (qu'on pourrait appeler plus justement galeries, étant donné leur taille) où elle put admirer ma collection de statuettes d'art représentant pour la plupart des femmes aux formes plantureuses, mes tableaux (originaux) de Vettriano (dont certains sont très érotiques), un Edward Hopper (qui m'a coûté un bras), un Klimt, des photos de Jan Saudek, d'autres de J.R.M. et quelques repros de maîtres comme Mucha, Renoir.

Au début, elle regardait à peine, un peu intimidée, mais s'arrêta sur une statuette de Josepha, puis devant un Jack Vettriano : je lui expliquai qui ils étaient (quand on est dans la finance, on n'a pas toujours le temps de s'intéresser à l'art...). Elle ne réagit même pas quand je passai mon bras autour de sa taille. Lui montrant une femme sur un tableau de Vettriano, je lui dis :

— Ça vous irait très bien de longs gants écarlates comme ça. Vous avez tout ce qui faut pour être encore plus sexy.

Pour toute réponse elle ricana bêtement.

— Venez à la cuisine, je vais nous servir quelque chose de frais ; il fait chaud, vous devez avoir soif.

Elle ne refusa pas, et son corps toujours collé au mien, nous nous rendîmes dans la cuisine américaine. Là, elle écarquilla les yeux sur les dimensions de cette pièce. Je nous servis deux cocktails très frais à base de champagne et de citron. Je la félicitai sur la beauté de ses ongles longs et vernis, d'un beau rouge brillant, et ses jolies mains, soignées et finement manucurées.

— Prenez votre flûte, nous continuons la visite.

— Le petit salon.

— Le salon de réception.

— Mon bureau.

— Le grand salon.

— La salle à manger.

— Un boudoir.

J'ouvris une porte capitonnée et la poussai légèrement, ma main sur ses reins.

— L'antichambre.

La pièce, plus sombre, plus feutrée, est curieusement décorée sobrement et ne comporte que des sofas sans dossier, des bancs capitonnés, un porte-manteau et une armoire de rangement. Je lui ouvris la porte du fond en posant ma main sur son épaule et lui laissai entrevoir la pièce sur laquelle elle s'ouvre : une très grande pièce carrée, blanche et très lumineuse, assez nue ; très nue si ne s'y trouvaient un cheval d'arçon, une croix de Saint-André contre un mur, une table et des meubles bas capitonnés de cuir, sans compter un pilori en bois, très esthétique, et des chaînes descendant du plafond.

Contre un autre mur, un grand tableau où est accrochée toute ma collection de straps en cuir, de tawses écossaises, de ceintures,

de martinets (en peau, en cuir, en caoutchouc), de chats à neufs queue, de verges souples de différentes longueurs, et j'en passe.

Elle jeta un coup d'œil ; je ne sais si elle eut le temps de tout apercevoir mais elle frissonna brusquement, eut un mouvement de recul, comme prise d'effroi.

— N'ayez pas peur, ma belle Nicole, lui dis-je en caressant sa joue, jusqu'à présent vous avez été très obéissante, bien docile, vous avez fait tout ce que je vous ai demandé ; vous ne m'avez pas donné de raison de vous punir sévèrement. Alors si vous continuez ainsi, il n'y a pas de raison pour que je vous renvoie chez vous recouverte de zébrures rouges bien visibles.

Mais j'aime bien jouer avec vous. Vous me donnez toujours beaucoup de plaisir.

Et sur ces paroles, ma main la prenant par la nuque, je l'attirai vers moi et la gratifiai d'un long baiser, profond et langoureux, auquel elle ne chercha pas à se soustraire. Je quittai sa bouche à regret, décollant lentement mes lèvres des siennes.

— Venez, allons dans mon bureau.

Dans mon bureau chaleureux et confortablement pourvu d'une banquette, je posai les deux flûtes sur un meuble et m'assis sur le cuir moelleux, la laissant debout devant moi.

— Allez, Madame Mareuil, j'aimerais que vous vous délestiez de cette seyante jupe en cuir.

Elle ne discuta pas et se retrouva en un instant en bas (autofixants), chaussures et culotte, et toujours avec son chemisier léger.

— Tournez-vous. Humm... vous m'avez gâté, ma chère banquière : ce joli shorty rouge en dentelle est des plus ravissants ! Et il vous va si bien... Vous avez vraiment de très belles fesses, et il les met encore plus en valeur : il les rehausse davantage, les couvre juste ce qu'il faut, pas trop, mais suffisamment pour faire femme, femme du monde, femme qui se respecte, et pas pute. En tout cas, on peut dire que vous avez mis le paquet ; chapeau !

La belle banquière se tenait droite et fière pour la première fois. Elle me regardait droit dans les yeux. Pour un peu on aurait dit qu'elle me défiait.

— Très bien. Et maintenant, rien que pour mes yeux, j'aimerais que vous m'offriez le plaisir de vous voir vous déculotter. Lentement, bien entendu.

Toujours en me regardant bien droit, elle saisit doucement les bords de son shorty et le descendit très doucement.

C'en était fini de la banquière vieux jeu, de la bourgeoise coincée qui baissait les yeux et rougissait de honte. De bonne grâce elle se conformait à mes injonctions, elle se prenait au jeu.

J'eus l'immense plaisir de voir apparaître au-dessus du tissu de dentelle qu'elle descendait avec sensualité un adorable et ravissant mont de Vénus tout lisse, délicieusement obscène, impudique : la dame avait retenu mes consignes et s'était complètement épilé le sexe !

— Je vous félicite, Madame Mareuil. Je vois que vous n'avez pas oublié mes ordres. Mes leçons commencent à porter leurs fruits, on dirait... Qu'avez-vous répondu à votre mari quand il vous a vue ainsi ?

— Laissez mon mari où il est. Ça ne vous regarde pas !

Cette fois elle était rouge, mais c'était de colère, et pas de honte.

— Allons, n'abusez pas, Madame Mareuil ! Et faites attention : je n'admettrai aucune rébellion de votre part. N'oubliez pas que j'ai de quoi mater les rebelles, que ce soit de toutes jeunes filles comme des femmes mûres, fussent-elles des bourgeoises comme vous ; ce sont d'ailleurs celles que j'ai le plus de plaisir à dresser, entre nous soit dit.

— Mon mari ne m'a pas encore vue : je me suis rasée ce matin.

— Et que lui direz-vous quand il le verra ?

— Je lui dirai que j'ai décidé d'essayer, puisque c'est la mode. Et tant pis s'il est choqué.

Et elle ajouta, presque pour elle-même, en baissant les yeux :

— De toute façon, il ne me touche quasiment plus.

Je ne pus me retenir de sourire, content d'avoir entendu cette confession. Elle commençait à me livrer certaines clés.

— Allez, tournez-vous encore. Hum, magnifique ! Vous savez que vous êtes très belle, le cul à l'air ? Si vous étiez à moi, vous ne seriez autorisée qu'à être ainsi sous notre toit.

Je me levai, lui pris la main et l'emmenai vers l'antichambre. À l'approche de la porte du fond, elle ne put réprimer un frisson, un mouvement de répulsion.

— Je vous en prie... gémit-elle, avec une voix qui respirait la peur.

— Faites-moi confiance. Laissez-vous guider. Croyez-vous que j'ai l'intention de vous faire souffrir ?

— Non... enfin, je...

Je mis fin à sa protestation en lui fermant sa bouche avec la mienne et en la pénétrant de ma langue tandis que ma main sur sa nuque la gardait appuyée contre moi : elle ne chercha pas à se soustraire ; et même, pour la première fois et à ma grande surprise, elle me rendit mon baiser.

— Quittez votre chemisier et votre soutien-gorge ici. Vous n'en aurez pas besoin, lui intimai-je quand j'eus fini de l'embrasser.

Elle ôta le chemisier de soie, faisant apparaître sa poitrine à demi-découverte dans un ravissant soutien-gorge, assorti au shorty abandonné un peu plus loin. Je ne pus m'empêcher d'abaisser légèrement le bord supérieur des balconnets pour découvrir les adorables mamelons qui ne demandaient qu'à être croqués.

Elle le dégrafa et le jeta sur la banquette avec le reste.

Je l'entraînai dans la grande salle blanche.

— Bienvenue dans la salle des plaisirs ! Vous aviez sans doute une autre idée d'une pièce où l'on use des plaisirs de la chair ; mais vous verrez, ici va commencer votre éveil : vous allez découvrir des

choses et des plaisirs que vous n'imaginiez pas. Regardez ceci : c'est un cheval d'arçon. Vous savez comment on s'en sert ?

— Non.

— Eh bien montez dessus à califourchon et penchez-vous en avant ; couchez-vous dessus à plat-ventre. Vous remarquerez que sans hauts talons il est difficile d'y monter, et également de s'y maintenir.

— En effet, dit-elle en l'escaladant maladroitement et non sans difficultés.

— C'est pourquoi il est pourvu de sangles pour attacher chevilles et poignets.

— Oh...

— Allez, ne faites pas l'enfant. Tendez vos mains que je les attache, ainsi que les chevilles, dis-je en joignant le geste à la parole.

Je passai dans les bracelets de cuir ses fines chevilles et ses jolis poignets.

— Avez-vous remarqué comme ce cheval d'arçon est court ?

— Oui, en effet.

— Ce n'est pas sans rapport avec le fait qu'on peut voir ainsi vos jolis seins tomber librement à la verticale, et qu'ils sont désormais disponibles pour toutes sortes de jeux.

— Ooooh...

— Eh oui. On peut dire que vous êtes vraiment bandante et désirable ainsi, offerte à mon plaisir. Si soumise, si vulnérable...

Là-dessus je sortis ma queue qui était raide depuis un bon moment et, la présentant à sa bouche, je la lui enfilai entre les lèvres ; elle l'engloutit. Tout en attrapant ses seins, je me mis à la besogner ainsi, dans de grands bruits de succion. On peut dire qu'elle faisait ça bien, la salope ! Elle avait appris, était devenue une vraie experte.

Je pris ses mamelons qui avaient durci et qui pointaient de façon tout à fait énervante, et je me mis à les étirer de plus en

plus fort. Elle laissa échapper des gémissements croissants, puis des cris étouffés.

Je lâchai les pointes et me mis à la traire avec entrain.

Je quittai sa bouche et fis le tour de la monture. Je me retrouvai devant un cul offert, des plus beaux, des plus excitants. Je me mis à couvrir de caresses les beaux hémisphères épanouis et étalés, les écartant légèrement, mes mains s'égarant dans le sillon, effleurant la petite crevasse.

— Quel beau cul de salope. Si offert, si disponible... si bandant !

Mes doigts caressèrent le haut de ses cuisses, à la lisière des bas, effleurant ses lèvres bien ourlées et les pétales roses où commençaient à perler des gouttes de sève, et qui m'émurent, il faut bien avouer ! J'allai au tableau et revins avec un martinet en cuir souple. Je commençai à lui envoyer quelques cinglées à la force bien mesurée, à un rythme lent et régulier, visant le sommet de ses fesses. Elle poussa un cri désespéré à chaque coup, sans néanmoins me supplier d'arrêter.

J'interrompais régulièrement la fouettée et caressais avec passion les fesses, la nuque, pelotant les seins pendants, passant mes doigts sur la vulve qui commençait à être bien glissante ; je m'y attardais de plus en plus entre les salves de coups de lanières, la caressant diaboliquement, écoutant ses soupirs.

Enfin je la détachai et la fis descendre en la prenant par la main. Ses yeux étaient troubles et brillants. Je lui demandai de monter sur un meuble bas capitonné et de s'y allonger sur le dos. Je lui passai des bracelets de cuir et attachai ensemble poignets et chevilles. Elle ressemblait aux veaux maîtrisés après certains rodéos. Je la gratifiais toujours de caresses entre chaque opération, la flattant et l'encourageant tendrement pour sa docilité.

J'amenai la chaîne qui pendait du portique et la verrouillai sur l'extrémité de ses quatre membres. Avec ma commande, je commençai à remonter la chaîne par paliers ; ses membres se tendirent

de plus en plus vers le haut. À chaque nouvelle tension, elle poussait des petits cris effrayés.

Elle finit bien entendu par se retrouver suspendue dans le vide, et n'en menait pas large.

— Ne vous inquiétez pas, Madame Mareuil : cette chaîne, ainsi que la potence et vos bracelets de cuir sont très solides ; il ne vous arrivera rien.

Je fis déplacer la chaîne latéralement, et cette fois elle se retrouva non seulement dans le vide, mais sans la table en cuir en dessous d'elle.

— Voilà comment j'aime vous avoir, ma chère banquière. Toute à moi et bien offerte, les trois orifices disponibles.

Je lui pris le cou, juste en dessous du menton, lui penchai la tête en arrière et lui fis engloutir ma queue raide par la bouche. La prenant par les bras, je la fis aller et venir, lui baisant lentement la bouche. Puis, bien évidemment, je la fis tourner de 180°. J'allai chercher du gel et un plug de petite taille, lui enduisis sa rosette, la caressai, la massai lentement, insistant de plus en plus en appuyant dessus jusqu'à ce qu'elle devienne bien souple, puis j'introduisis lentement le plug, travaillant d'abord l'étroit orifice avec des va-et-vient courts ; sa rosette s'assouplit et accepta sans difficulté l'extrémité que j'enfonçai progressivement et de plus en plus loin en elle, jusqu'à finalement la partie la plus large qu'elle reçut sans protester, sans un cri. Le plug se ficha au niveau de sa partie rétrécie, disparaissant dans son anus arrondi.

J'enfilai une capote puis, saisissant ma belle banquière par la taille, je mis à caresser avec ma queue sa fente rose et bien luisante du haut en bas, massant l'intérieur de sa vulve qui avait pris une teinte corail bien évocatrice. Tout doucement, je l'enfilai avec un soupir de contentement, glissant en elle jusqu'à la garde, et je me mis à la besogner à un rythme croissant, la faisant osciller au bout de sa chaîne comme un pendule, martelant bien le fond de

sa chatte, ébranlant tout son utérus, et d'autant mieux que cette position permettait une pénétration des plus profondes.

Petit à petit elle se mit à gémir, et rapidement je la vis fermer les yeux, se mettre à haleter, pour finalement se mettre à crier son plaisir que je sentais monter comme une déferlante. Je la saisis par les seins, les pressant et m'en servant comme des poignées. Elle ne se retenait plus ; la pièce toute entière était emplie de ses cris de plaisir, de jouissance non contenue. Elle s'abandonnait à son plaisir.

Je sortis d'elle pour ne pas jouir déjà et lui caressai le visage, la bouche, les seins.

— Eh bien, Madame Mareuil, on dirait que vous avez pris votre pied ! On dirait que vous aimez ça, être soumise.

Elle me regarda, les yeux pleins de lassitude, mais ne répondit pas.

— Ça ne vous plaît pas d'être à moi ? Vous n'aimez pas le plaisir que je vous donne ?

Pas de réponse.

Je pris entre pouce et index un de ses mamelons biens dressés, le pressai fortement et l'étirai. Elle cria violemment. Je ne relâchai pas la pression.

— Je n'aime pas cette forme de résistance passive, qui est une forme de rébellion. N'oubliez pas ce que je vous ai dit à propos de la rébellion.

— Aïe, aïe... ! Oui !

— Oui, quoi ?

— Oui, j'aime !

— J'aime quoi ?

— Aïe ! J'aime le plaisir que vous me donnez ! J'aime être à vous !

— À la bonne heure ! On devient une bonne fille...

Je sortis d'elle, reculai d'un pas et m'amusai à la faire osciller d'arrière en avant : chaque fois qu'elle revenait sur moi elle

s'empalait la chatte bien ouverte ; désormais elle écarquillait les yeux et poussait des gémissements courts mais sonores. Je répétais ce petit jeu une bonne dizaine de fois, puis je la saisis par les cuisses et, la maintenant contre moi, je me mis à la baiser profondément et en cadence. À nouveau elle se mit à crier son plaisir sans retenue.

— Ah, voilà qui est bien, Madame Mareuil ! J'aime vous voir jouir comme une salope.

Je détachai ses chevilles et lui laissai délicatement reposer les pieds sur le sol. Je pris la commande et hissai lentement la chaîne qui la retenait encore par les poignets : elle se retrouva bientôt sur la pointe de ses escarpins, bras tendus au maximum. Immédiatement, je me collai à elle, ma queue raide dans la raie de ses fesses, lui pris les seins, posant mon menton sur son cou, la bouche tout près de son oreille et lui murmurai vicieusement :

— Alors ? On est toujours pressée de rentrer chez soi ? De retrouver son mari ? Ou bien de revenir au bureau finir son boulot de petite banquière besogneuse et étriquée ?

— Non. Je ne suis pas pressée... Donnez-moi encore du plaisir.

— Oh, mais je vois qu'on se libère, Madame ma banquière ! Est-ce qu'on aurait pris goût à la soumission ? Est-ce qu'on apprécierait de jouer à être mon objet sexuel ?

— Oui... j'apprécie...

— Comme j'aime entendre ça dans votre bouche, Madame Mareuil ; quel plaisir vous me faites ! Et je suis sûr que vous me direz bien des choses encore, intelligibles ou non, d'ailleurs...

Là-dessus je me mis à lui masser vicieusement la tirelire bien ouverte et toute trempée tandis que de l'autre je lui travaillais les mamelons à l'extrême. Elle se pâmait, se laissait aller contre moi, son ventre venant à la rencontre de mes doigts ; j'avais introduit deux doigts dans sa chatte et elle fléchissait ses jambes autant qu'elle le pouvait pour les faire y pénétrer encore plus

profondément. Je lui mordillais l'oreille, mordais son cou, son épaule, lui murmurant des propos salaces et dégradants :

— Va, ma belle salope, prends ton pied. Allez, ma banquière-putain. Tu aimes, hein ? T'en prends plein la chatte, tu aimes que je te fouille comme une catin ?

Sa réponse n'était que soupirs, gémissements, plaintes, petits cris étouffés. On aurait dit une vraie chienne en chaleur.

Je finis par détacher ses poignets et lui ordonnai de se mettre à quatre pattes :

— Comme une chienne, allez ! Cambre ta croupe, creuse tes reins, tends et offre ton cul au maximum ! Mieux que ça !

J'allai dans l'armoire quérir un harnais complexe de cuir et de métal. J'enjambai ma belle chienne et, me mettant à cheval, debout sur sa taille, je l'harnachai. Les anneaux de fer enserraient désormais ses seins, une lanière passait sur ses reins, une autre sur sa vulve et entre ses fesses. Je lui passai un collier de cuir relié à une laisse.

— Parfait. Vous voilà domptée et harnachée comme une vraie petite pouliche ! Voilà comme j'aime vous voir. Voilà comme j'aime voir les bourgeoises de province de votre espèce. Nous allons faire un petit tour dans la maison pour vous apprendre à marcher en laisse.

Sans protester, elle me suivit à quatre pattes, et je lui fis faire le tour des pièces, joyeusement. Arrivés dans mon immense salon, je lui ordonnai :

— À genoux ! Vous allez me sucer !

Immédiatement, parfaitement soumise, elle s'exécuta et avec zèle me fit une fellation des plus perverses, des plus vicieuses, tout en levant régulièrement ses yeux vers moi comme pour attendre des compliments, des encouragements ; ou bien était-ce pour guetter sur moi la montée du plaisir ? Mais, sachant me maîtriser, je la fixais bien droit, fermant à demi les yeux de temps à autre pour lui montrer que j'appréciais, en lui caressant la tête avec tendresse.

Je mis fin à la gâterie et la tirai par la laisse jusqu'à un pouf rond en cuir de vachette.

— À plat-ventre sur le pouf, salope ; je vais t'enculer comme une vraie chienne ! J'ai cru comprendre la première fois que tu aimais vraiment ça...

Elle s'installa, plaçant – sans que j'aie eu besoin de le lui demander – son cul le plus haut possible, bien en vue, bien accessible. Je retirai le plug qui la dilata un peu plus en sortant et, m'accroupissant, je fis pénétrer lentement mais sûrement et jusqu'à la garde mon vit raide et dur comme du bois. Elle poussa un long « Aaaahhhh... » qui était plus de plaisir que de surprise puis, la tenant par la taille, je la gratifiai de longs coups de reins souples, butant tout au fond de ses entrailles, claquant mon pubis contre son cul de salope mûre.

Je constatai avec satisfaction que son canal anal était brûlant, souple et lisse, bien travaillé par le plug qui avait eu le temps de remplir son rôle.

— Eh bien, ma petite Nicole, je dois vous dire que vous êtes vraiment bonne par le cul ; c'est vraiment un plaisir de vous sodomiser !

— Oh ouiii...

— Mais je me demande si je vais encore vous laisser jouir. Je me demande si vous le méritez...

Là-dessus, j'arrêtai mon mouvement, prêt à me retirer.

— Oh non, je vous en supplie, continuez ! Faites-moi venir ; vous ne pouvez pas me faire ça, vous ne pouvez pas me laisser comme ça... !

— À vrai dire, je commence à avoir un peu mal à la queue. Un peu trop baisé ces derniers jours, moi... dis-je d'un air blasé.

Et là-dessus je me levai pour aller m'étendre sur le dos, sur la banquette juste à côté, l'abandonnant là. Elle se leva, comprenant que je cherchais à l'asticoter, et vint vers moi, échevelée, les joues

écarlates ; elle ressemblait à une furie, proche de la transe, tout son corps agité comme un pantin envoûté.

— Je vous en prie, faites-moi jouir, j'en veux, je veux jouir !

Je souris, l'air un peu moqueur. Elle le vit, et s'enhardissant comme jamais, elle vint comme une folle se placer à cheval au-dessus de ma tête.

— Oh, bouffez-moi la chatte, je vous en conjure !

— Eh bien, on se libère, on dirait, ma petite banquière...

Ne la faisant pas languir plus avant, je posai mes mains sur sa croupe, sur ses fesses majestueuses et attirai à moi cette chatte corail que le désir avait rendue rouge vif, et bien luisante. Je collai ma bouche sur cette belle vulve si bien offerte – on ne refuse pas pareille offrande – et ventousant cette bouche intime si enivrante, mes lèvres et ma langue dévorèrent toute cette fleur de satin, brûlante et trempée. Elle se frotta comme une damnée, avec des mouvements d'arrière en avant, hululant comme une folle, se massant les seins, criant, jurant, sans aucune retenue.

Quand elle eut déchargé quatre ou cinq fois, je la repoussai gentiment mais fermement et lui intimai :

— Maintenant, c'est vous qui allez vous enculer. Je vais m'asseoir sur ce pouf, et je compte bien vous voir vous empaler votre petit trou sur ma queue.

Elle ne se fit pas prier, et dès que je fus assis elle prit ma queue dans sa main fine et délicate et, se contorsionnant, elle la dirigea vers son petit œillet encore entrouvert ; lentement, elle s'empala, mon vit s'enfonçant et disparaissant dans les profondeurs de son cul douillet.

— Dites que vous aimez ça, vous faire enculer !

— Oh oui, j'aime ! C'est bon, je vous sens bien, je vous sens si fort...

— Vous aimez vous en prendre plein le cul, hein, ma chère banquière !

— Oh ouiiiiiii, j'aiiiiiime !

— Vous ne regrettez pas, hein, que je vous aie initiée à la sodomie.

— Oh non... Merci. Ah, merci ! Enculez-moi, prenez-moi fort !

— Comme ça ?

En disant cela, je la pris par la taille fortement et la tirai sur moi, la faisant s'enfoncer plus fort.

— Oh oui, défoncez-moi, baisez-moi à fond !

— Petite salope de banquière, je vais te défoncer le cul, je vais te péter la rondelle, je vais t'enculer tellement fort que les yeux vont te sortir de la tête !

— Oui, oui, ouiiiiii...

— Je t'encule, petite pute ! Je t'en mets plein ton cul, ma salope !

Je rugis également comme un dément, jouissant tout au fond de ses entrailles, collé à elle tandis qu'elle s'était révoltée contre moi et que je lui mordais le cou ; je lui pinçai à mort le bout des nichons et elle poussa comme un long cri d'agonie :

— Oh oui, oui, oui, aaaaaahhhhh !

Je restai longtemps emboîté dans son étroite rosette, en haletant tous les deux, et c'est au bout d'un bon quart d'heure que nous arrivâmes à nous lever. La prenant par la main, je l'emmenai à la salle d'eau où elle prit un bain parfumé dans ma baignoire de 12 mètres carrés tandis que je me douchais.

Quand elle sortit du bain au bout de trois quarts d'heure, je lui tendis un peignoir moelleux ; elle était souriante et gracieuse, elle semblait détendue, aux anges.

Nous prîmes une collation dans ma cuisine. Elle me parla comme jamais, de tout, de rien. Elle respirait le bonheur, elle était une autre femme.

Une heure après, elle était sur le seuil de la porte, s'apprêtant à partir.

— Oh, les papiers, au fait ! Nous avons oublié, dis-je.

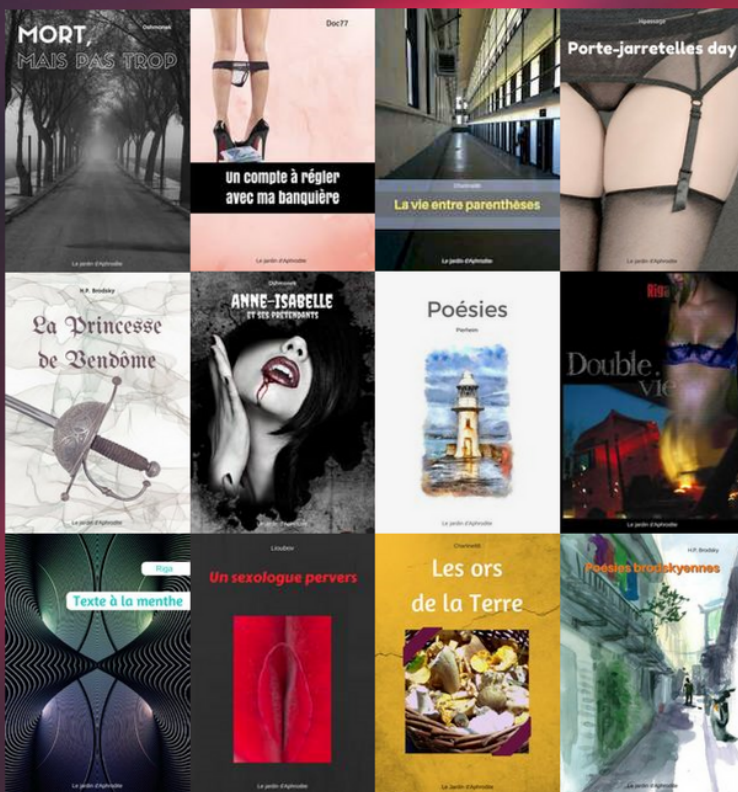
— Ce n'est pas grave ; je vais les préparer. Et je reviendrai la semaine prochaine, lança-t-elle avec un délicieux sourire ; il faudra bien y consacrer l'après-midi... comme aujourd'hui ! dit-elle en esquissant un clin d'œil avant de s'éclipser.

Quelques mois après elle m'apprit qu'elle était en train de quitter son mari. Elle m'a demandé si je voulais l'embaucher comme conseillère fiscale et pour gérer mon patrimoine financier ; j'ai bien compris qu'elle souhaite que nos futures séances de travail se déroulent dans une ambiance sexuelle et très SM...

Je suis en train d'étudier sérieusement sa proposition : je crois que je vais dire oui.

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

<https://www.le-jardin-aphrodite.fr>



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite